

APRES LE JUGEMENT

Frédéric Jésus

Salomon a rendu son épée au soldat. Puis il a relevé les pans de son manteau de soie brodée et, sans plus considérer les deux jeunes femmes, il s'est éloigné d'un pas grave et lourd en direction de ses jardins privés. A peine a-t-il eu au passage un regard vers moi, par-dessus son épaule, avant de disparaître dans l'ombre du couloir. Il voulait s'assurer que j'avais suivi le caractère édifiant de la scène qui venait de se dérouler et que, le dos courbé par le poids des circonstances, je m'étais fidèlement attelé à la tâche de la retranscrire aussitôt.

Et voici qu'en effet je notai scrupuleusement dans mon coin les gestes que j'avais vus et les paroles que j'avais entendues. Les notables s'étaient éclipsés sur les pas de Salomon et les soldats de la garde desserraient les sangles de leur casque en reprenant, dans un patois que je comprenais mal, leur conversation interrompue par l'audience. Peut-être fus-je le seul, en cet instant, à remarquer à quel point la haine installée entre les deux femmes à cause de l'enfant restait intacte malgré le jugement. Elle semblait même s'être aiguisée. A la façon dont, encore agenouillées, puis se relevant lentement en dépliant leurs épais jupons, Amina et Belba se toisèrent, je vis bien que rien n'était réglé entre elles et que c'était une nouvelle phase de leur combat qui commençait maintenant.

Enfin, Amina fut debout. Aja, l'enfant qui venait de lui être attribué, s'était endormi sur un coussin. Elle le saisit dans ses bras. Belba tenta un geste vers l'enfant, mais Amina l'écarta avec rudesse hors de sa portée et elle s'éloigna à reculons. Le triomphe et l'inquiétude mêlés se lisaient sur son visage, et moi, le biographe officiel de la cour, je les déchiffrai aussitôt et les recopiai dans ma mémoire avant qu'ils ne se déchargent en un rire nerveux dont les éclats retombèrent en pluie sur les pas de la jeune femme qui s'enfuyait en courant. Accroupis aux pieds des soldats illettrés, j'observai alors Belba, sa mine défaite, son regard vide et sec, mais aussi l'allure indomptée avec laquelle elle finit par s'éclipser à son tour.

Ayant donc vu tout cela, je restai encore un peu sur les lieux puis, après avoir salué d'un signe de la tête les soldats goguenards, je regagnai ma case, mes tablettes sous le bras, et saisi d'un soudain malaise : pour la première fois, je venais de douter de la clairvoyance de mon maître, le roi Salomon, fils de David, celui par lequel il était dit que le Temple serait construit.

Maintenant que je suis arrivé au seuil de la vieillesse, je me demande encore si j'avais à cette époque les moyens d'entretenir un tel doute. Car me voici désormais pauvre et exilé, presque aveugle, et depuis bien longtemps banni de ma charge. Une version de l'histoire a été gravée par mes soins, en dépit des faits que j'avais relevés. Mais c'est une autre version qui reste gravée au fond de ma conscience. Il ne me reste aujourd'hui que l'amitié retrouvée d'Aja, et la fierté de n'avoir recherché aucune compromission, pour adoucir les jours et rassurer les nuits qui me séparent de la mort.

Ma position en ces temps-là était pourtant de celles qu'on envie. J'avais déjà rédigé quelques-uns des plus glorieux paragraphes du Livre de Samuel, et si brillamment engagé les premiers récits du Livre des Rois qu'aucun scribe ne pouvait songer à me ravir cette charge. Mais le souvenir du regard de haine que s'étaient échangé Belba et Amina par-dessus l'enfant m'empêcha de dormir pendant toute la nuit qui suivit le jugement. J'étais en proie à une tension dont je comprenais mal la cause, mais dont je pressentais que rien d'autre que l'action n'aurait raison.

Le matin venu, je résolus de me rendre à l'hôtel des prostituées, en ce lieu-même où l'une des deux femmes, ayant découvert un bébé mort à ses côtés, l'avait substitué au bébé bien vivant de l'autre. Par une fenêtre du rez-de-chaussée, j'y aperçus Amina, fort occupée dès cette heure à répondre aux questions qu'une sous-maquerelle du quartier lui posait à propos du manteau de soie brodée que portait Salomon ou encore de la taille de l'épée qu'il avait sortie du fourreau. Mais de Belba, je n'aperçus pas la trace. Je décidai de revenir plus tard dans la journée, après avoir fait en ville quelque détour par les Ecritures Sacrées, que je consultai à toutes fins utiles.

Vers le milieu de l'après-midi, je retournai à l'hôtel, je demandai à coucher avec Amina, et j'avançai la somme en conséquence. Elle était disponible et m'emmena dans une chambre au bout du couloir. Dans un coin, couché dans les replis d'une draperie en velours, dormait Aja. Elle l'y laissa en paix, pendant qu'elle et moi faisons ce que nous avons à faire, non sans gaieté ni volupté. Puis je fis brûler un peu d'encens que j'avais amené, et nous devisâmes pendant qu'elle attendait le client suivant. Je la vis aussitôt cultivée, et intelligente à souhait. A ce point que je fus sur mes gardes lorsque, Aja s'étant réveillé et réclamant le sein, elle se leva et le saisit en me demandant :

— "Qui êtes-vous pour vous intéresser ainsi à moi ?"

— "Quelqu'un qui n'est pas du palais, mais qui vit du palais", lui dis-je, et c'était vrai.

Elle voulut savoir dans l'instant si j'y étais bien introduit, et si je pouvais l'y faire entrer un soir, après la fermeture des portes. Je m'entendis lui répondre par un double "oui". Aja, le nez collé sur le beau sein tanné d'Amina, venait en effet de me lancer une œillade de nourrisson que j'avais reçue comme une supplique : et, bizarrement, j'avais cru comprendre qu'il souhaitait lui aussi être introduit au palais. J'indiquai à la jeune femme le nom du gardien de la porte Est, et la somme qu'il réclamerait pour se laisser soudoyer le lendemain soir sur recommandation particulière de moi.

Après un bref silence, je lui demandai alors des nouvelles de Belba, mais elle se renfrogna aussitôt :

— "Qui êtes-vous pour vous intéresser à Belba ?"

— "Je suis l'un de ses anciens collègues, et je suis chargé de lui remettre son salaire de l'année passée", lui dis-je, et c'était faux.

— "Belba a donc travaillé au palais ?", s'inquiéta-t-elle.

Je m'enfonçai dans le mensonge en riant.

— "Non, nous avons travaillé ensemble aux champs, à l'époque où le palais avait besoin de tant de grains pour ses fêtes."

Il y eut un silence, peut-être incrédule. Amina reprit :

— "Belba n'est pas revenue ici, depuis qu'un jugement a tranché hier en ma faveur sur une affaire où elle voulait me nuire ainsi qu'à mon enfant."

J'appréciai en connaisseur le style officiel dont elle était également capable. Il m'apparut aussitôt qu'une femme dotée d'une si belle trempe avait été à son aise pour deviner en un éclair le piège et la pensée de Salomon lorsqu'il avait tiré l'épée. Elle était très au fait des rouages mentaux des puissants, et du plaisir qu'ils ont de voir chacun épouser leur système et, mieux encore, leurs désirs. Amina face à Salomon avait tout de suite flairé que cette épée brandie au dessus de l'enfant était une caricature d'arbitrage. Elle avait raisonné vite — on sentait qu'elle en avait l'habitude, qu'elle avait appris à saisir les occurrences à la vitesse d'une chatte — et elle avait raisonné juste ; c'est-à-dire, sans hésiter, dans le sens du raisonnement de Salomon. Et elle avait emporté l'enfant, qui était peut-être le sien, et peut-être pas, et qui en tout cas s'était paisiblement rendormi sur son sein.

— "Où puis-je trouver Belba ?", demandai-je alors.

Elle eut un sourire de mépris malicieux.

— "N'êtes-vous donc pas du même village ?", et à la façon dont elle regardait mes mains de biographe, elle devait penser qu'elles ne s'étaient guère frottées aux travaux des champs. "Qu'importe après tout ce que vous lui voulez ! ", ajouta-t-elle. "Qu'il lui arrive du bien ou du mal m'est désormais indifférent."

Et elle alla reposer Aja sur son drap de velours. Puis nous quittâmes la chambre. Elle me précéda dans le couloir menant à l'escalier et jeta négligemment que Belba était peut-être allée se réfugier chez son père, qui habitait une bicoque près du grand carrefour du nord de la ville et où il exerçait le métier de barbier.

Je croisai dans l'escalier le client suivant, qui attendait son tour en s'agitant, et il me sembla reconnaître à son air affairé quelque haut fonctionnaire du palais.

Amina elle aussi vivait du palais, mais elle paraissait très décidée à franchir au plus vite l'étape suivante. Elle m'avait fait répéter en haut de l'escalier mon nom et le nom du portier qu'elle pouvait soudoyer de ma part, et elle n'aurait visiblement de cesse de se compter bientôt au rang des habituées du palais.

J'allai prendre un bain en ville. L'eau chaude mit en fièvre ma perplexité. Dans quelle épreuve étais-je en train de me fourrer ? Moi d'habitude si discret et si prudent, je me jetais à corps perdu, cela pouvait se dire, dans une enquête jusqu'au bout du doute. Au risque d'y perdre plus que mes certitudes. Il me semblait que jamais, jusqu'à ce jour, mes pas n'avaient été aussi

impérieusement guidés par le besoin de traverser le brouillard des mots et des faits. Je devais retrouver Belba. Rester sur la piste. Moi, l'ancien enfant trouvé, devenu biographe par dérision, je m'enflammais sans retenue pour le sort de cet enfant que, pour le meilleur et pour le pire, la vie avait doté de deux mères possibles à un âge où, souvent pour le pire, je n'en avais eu aucune. Mais ce n'était pas seulement cela. Ce que je souhaitais au-delà de tout, pour une fois — pour une fois seulement, ou pour toujours —, c'était de lever un gibier précieux, de le traquer jusqu'à sa tanière, et même au-delà. Et ce gibier s'appelait "vérité", et je devais tailler mes flèches au fur et à mesure, quand bien même je n'avais résolu ni la question de l'arc ni celle de la cible.

Je sortis du bain un peu rasséréné, puis j'allai prendre un fin repas dans une auberge de ma connaissance, et je me couchai tôt.

De bon matin, je me rendis au grand carrefour du nord de la ville. Dans la poussière du marché qui s'éveillait et faisait son ménage, j'identifiai les échoppes, dont bien peu étaient ouvertes à cette heure. En buvant un verre de lait chaud près de la porte principale du marché, j'appris que le carrefour ne comptait que trois barbiers et qu'ils étaient regroupés à la jonction de la route de Damas et de celle de Jéricho. Je pris le temps de flâner un peu dans le marché et d'acheter de l'encens. Puis je me dirigeai vers les bicoques des barbiers. Deux d'entre eux attendaient déjà les clients, le troisième en était encore à se raser. J'allai vers lui et je lui demandai s'il était le père de Belba. Il fit "non" du bout du rasoir, me considéra de haut en bas puis, en grimaçant une sorte de sourire, il pointa la lame vers le plus proche de ses confrères. J'allai m'y faire raser.

L'homme était encore assez jeune et vigoureux, plutôt jovial. Il ne fut pas impressionné le moins du monde par mes bonnes manières, ni inquiet de ma curiosité.

— "Ma fille m'est en effet revenue avant-hier, et j'en suis bien heureux. Elle est libre ici de faire ce qu'elle veut. Elle a de quoi manger et un coin où dormir. Je suppose que vous êtes venu pour la voir ?"

— "Oui."

— "Je pense qu'elle ne va pas tarder. Elle s'est levée tôt, ce matin, pour aller porter de l'eau à son nouvel ami. Je crois qu'il est le seul avec qui elle souhaite parler car, à moi, elle n'a pas dit un mot depuis son arrivée. Et songez que je ne l'avais pas vue depuis presque un an. Mais elle sait que je ne lui reproche jamais rien. Laissez-moi finir de vous raser et de vous oindre, et allez donc vous installer au fond de ma boutique pour l'attendre."

J'acceptai son offre, et moins de deux clients plus tard, Belba arriva en effet. Je la reconnus à peine, tant la robe grise de poussière et maculée de tâches dans laquelle elle s'était enroulée tranchait avec la parure qu'elle portait le jour du jugement, et la rendait presque invisible en ces lieux. L'homme qui l'accompagnait, un grand gaillard à la barbe noire, salua à la cantonade et continua seul sa route.

— "Belba, cet homme est venu te voir", dit le barbier.

Belba me salua de la tête et me toisa. Je m'avançai :

— "Puis-je vous parler en tête à tête ?", lui demandai-je.

— "Avec moi il n'y a pas de tête qui tienne", me répondit-elle avec un mauvais sourire. "Suivez-moi."

Je souhaitai le bonjour au père de Belba et à ses collègues, et je la suivis. Je traversai le carrefour sur ses pas. Arrivée devant un petit hôtel de voyageurs, elle fit volte-face et me déclara :

— "J'ai besoin d'argent. Qui que vous soyez, et quoi que vous vouliez me dire, voulez-vous d'abord coucher avec moi ? Si vous acceptez, croyez que vous ne le regretterez pas. Et vous me rendrez service."

— "Et votre ami barbu ne peut rien pour vous ?"

— "C'est un vagabond. Que décidez-vous ?"

— "Je sais, Belba, que c'est votre métier. Je vous fais confiance. Ensuite, j'ai amené de l'encens et nous parlerons."

— "J'ai horreur de l'encens, mais nous parlerons puisque vous y tenez. Montez."

Et nous montâmes. En un instant elle quitta le chiffon qui lui servait de robe et elle fut nue. Tout en dégrafant mes vêtements, elle arrêta son prix. Je fus, comme elle me l'avait promis, confondu de délice par les ébats sophistiqués dans lesquels elle m'entraîna sur la pailasse qui servait de lit.

Puis elle se rhabilla, compta l'argent que je lui avais remis, et elle se tint debout devant moi.

— "Parlez maintenant, je vous écoute. Expliquez-moi aussi d'où vient le fait que vous connaissez mon métier — comme vous dites — et comment vous avez su me trouver ici."

Alors je lui demandai de garder le secret sur ce que j'allais lui dire. Elle me donna ses assurances, l'air un peu buté, et je décidai de ne rien lui cacher de ma rencontre avec Amina, ni de mes fonctions au palais, ni même des quelques raisons personnelles que j'avais de m'intéresser au jugement de Salomon et à ses suites.

Belba, je le sentais, m'écoutait distraitement. Quand j'eus fini, elle me répondit seulement :

— "Faites ce que vous avez à faire. Mais si vous voulez m'être utile, donnez-moi plutôt encore un peu d'argent."

— "Avez-vous à ce point besoin d'argent ? Votre père vous héberge, vous avez des amis..."

— "Cela vous intéressera, je crois, de savoir que j'ai besoin d'argent pour racheter mon enfant."

Elle avait dit : "mon enfant"...

— "Mais Aja est entre les mains de sa mère, je veux dire d'Amina, je l'y ai vu hier."

— "Accepteriez-vous de lui demander de ma part le prix qu'elle veut fixer ?"

— "Belba, vous rêvez debout !"

— "Amina n'aime pas cet enfant. Elle le gardera pour l'exhiber, surtout au début. Puis elle se lassera, et elle voudra l'oublier pour mieux se consacrer à la vie du grand monde. A ce moment-là, je la connais fort bien, elle aura besoin de mon argent, et plus du tout de l'enfant."

Je restai silencieux. Belba était peut-être plus lucide que moi. Pour autant, je ne pouvais accepter sa proposition. Belba, pas plus qu'Amina, n'avait appelé "Aja" par son prénom. Toutes deux disaient "l'enfant", "mon enfant", "le petit", jamais : "Aja".

Belba, surtout, m'inquiétait par la facilité avec laquelle elle pouvait accepter l'idée de couper un nourrisson en deux, ou de le mettre en vente. Son intelligence m'était plus étrange que celle d'Amina, peut-être parce qu'elle semblait au service exclusif de sa volonté. Face à Salomon, elle n'avait pas raisonné, comme Amina, mais elle avait relevé le défi, évalué les forces, et considéré que sa propre volonté pourrait faire céder celle de Salomon après l'avoir poussée dans son dernier retranchement : celui que tend à désigner à tout souverain l'idée qu'il se fait du sens de l'humanité, de l'histoire ou de la légende. On a toujours vu en effet — et on verra peut-être encore — que les rois massacreurs de nourrissons doivent rendre compte un jour ou l'autre du sang versé.

Belba n'avait peut-être pas vu si loin. Mais face à l'épée tranchante de Salomon, elle avait brandi sa pugnacité de fer, persuadée de le voir renoncer à sa menace, et sans doute avait-elle vu juste, mais elle avait compté sans une autre volonté : celle, de plaire, d'Amina. Et Salomon avait en effet renoncé à son geste, mais au profit de la conclusion que l'on sait. Belba fut-elle soulagée de voir Aja épargné ? Je ne pourrais l'affirmer. Je me souviens seulement qu'elle alla vers Aja dès qu'il fut dans les bras d'Amina, et que celle-ci le lui interdit.

— "Non, Belba", finis-je par lui dire. "Trouvez un autre courtier, pour négocier le prix d'Aja. Mais je peux vous aider d'une autre façon. S'il se vérifie, comme vous le pensez, qu'Amina réussisse à se faire adopter par les gens du palais, alors je vous aiderai à vous introduire vous aussi auprès d'Aja. Mais il faudra pour cela que vous respectiez toutes les consignes que je vous donnerai."

— "Parlez-vous sans mentir ?"

— "Je ne vous permets pas d'en douter."

— "Je veux, avant de vous revoir, connaître l'avis de mon ami, l'homme à la barbe noire. C'est un vagabond qui connaît le début et la fin de beaucoup de choses. Je viendrai vous retrouver demain soir avec lui en l'endroit de la ville que vous souhaiterez."

Nous convînmes des petits bains près du Bois des Cèdres et, après qu'elle m'eût fait promettre de donner l'adresse de son père à tous ceux de mes amis qui, après le rasage, pourraient trouver quelque prix à ce qu'elle leur prodigue ses caresses — car elle ne renonçait pas à son projet d'acheter Aja —, nous nous séparâmes. Je regagnai le cœur de la ville, et me rendis au palais pour y vaquer à mes occupations officielles.

La nuit s'apprêtait à gommer les derniers reflets du soleil de la surface des bassins, sans réussir à chasser un couple d'amoureux qui, malgré la fraîcheur de la brise, se baignait encore. L'heure

du rendez-vous convenu avec Belba était largement dépassée mais les cèdres, par les effluves qu'ils exhalaient et par les chants d'oiseaux qu'ils accueillait en grappes, m'avaient retenus captif.

Soudain, une voix masculine se mit à chuchoter au cœur des buissons obscurs, ou plutôt à ramper jusqu'à mes oreilles comme le serpent de la Genèse :

— "L'eau porte la mémoire de ce qui vit", insinua-t-elle, comme pour répondre à une question posée par le vent.

Dans l'instant qui suivit, l'homme à la barbe noire vint s'installer à côté de moi sur le banc. Nous restâmes immobiles. Là-bas, les deux amoureux avaient revêtu leurs manteaux et s'éloignaient sur le chemin, en direction de la lune qui se levait.

— "L'eau porte la mémoire de ce qui vit", répéta-t-il au bout d'une minute, mi-rêveur, mi-sentencieux. "Belba m'a chargé de vous prévenir qu'elle ne viendrait pas au rendez-vous, et qu'elle n'a pas besoin de votre aide pour faire ce qu'elle a décidé de faire. J'ai préféré attendre, assis au pied d'un arbre, et vous observer à mon aise avant de m'acquitter de ma mission. Vous vous êtes montré très patient, ou très déterminé peut-être. Vous êtes resté longtemps, bien longtemps, à regarder les baigneurs. Mais vous-même, où vous baignez-vous ? Et pourquoi vous intéressez-vous ainsi à Belba ?"

Curieusement, je ne percevais ni méfiance ni menace dans le ton sur lequel il me tenait ces propos. Il semblait se parler à lui-même. Je me sentis pourtant tenu de lui répondre assez sèchement :

— "J'ai dit à Belba quelles étaient mes raisons. Ne vous les a-t-elle pas répétées ? Je suis fondé à penser que nous autres, adultes, devons tous une part de vérité à un enfant comme Aja. Si nous la lui refusons aujourd'hui, il viendra l'exiger un jour ou l'autre. A défaut de quoi, il passera sa vie à transmettre les mensonges que nous lui aurons légués et, s'il en a les moyens, à répandre la terreur pour en imposer le règne. Peu m'importe de savoir si vous partagez ou non cette conviction. Et d'ailleurs, qui êtes-vous donc vous-même ?"

— "Belba m'appelle Georges, et je ne m'y oppose pas. Elle cherche auprès de moi l'occasion de forger ses certitudes, par exemple que je m'appelle Georges et que je détiens des secrets sur la nature et sur la cause des forces qui animent ce monde. Elle dit que le chemin que j'ai suivi en est la preuve absolue et que ce chemin m'a mené jusqu'à elle. C'est là, je crois, ce que vous appelez sa "part de vérité", et elle veut que ce soit aussi la mienne. Mais jugez-en comme vous l'entendrez. Je suis né à peu près en même temps que Belba, mais bien loin de cette ville, là-bas, là-haut au flanc de la montagne, dans un village dont mon père est le chef. J'y serais sans doute resté si un beau soir, parti à la recherche d'une brebis qui s'était enfuie du troupeau que les vieux du village m'avaient confié, je ne m'étais endormi contre un rocher et n'y avais ainsi passé toute la nuit. A mon réveil, la pierre ruisselait de l'eau que la mousse, couverte de rosée, lui abandonnait depuis bien avant l'aube. Mais les pierres méprisent ce genre d'offrande, leur mémoire leur vient d'un monde où la soif n'existe pas, et au pied du rocher une trace humide s'étalait sur la pente, rejoignant le mince filet qu'une source presque invisible, sortie du sol à quelques enjambées de là, commençait de former sur la terre durcie. Emu par la fragile beauté

et par l'évidence de ce qui se montrait ainsi à moi dans la lumière du petit matin, j'ai tout oublié de ma brebis égarée. Je me suis mis à suivre à la trace les gouttes de rosée parmi lesquelles je m'étais éveillé. Je devinais toujours leur présence dans le ruisseau qui se frayait un passage en serpentant entre les cailloux dressés sur sa ligne de pente. Bientôt, comme une troupe de montagnards qui grossit chaque fois qu'un sentier en rejoint un autre, ce fut un ruisseau qui courait à mes pieds. S'il arrivait que son flot s'accélére ici ou là, ou bien qu'il prenne un brusque détour, je comprenais en l'observant qu'il ne s'agissait pour autant ni de caprice, ni de rupture, mais de la soumission de l'eau à un seul et même principe : celui de ne résister à rien. C'est-à-dire s'adapter à tout. Ensuite le ruisseau laissa à venir à lui d'autres ruisseaux et il y eut un torrent, si impétueux que lorsque je l'eus poursuivi jusqu'en bas du vallon c'était lui, désormais, qui déplaçait les cailloux sur son passage. Et puis, en pleine gloire, il y eut une chute, une logique de falaise. Je m'alarmai de perdre le fil, d'être dépassé par l'emballement des gouttes dans la cascade. Mais en bas il y avait un lac, vers lequel des dizaines d'autres torrents semblaient avoir été convoqués pour lui offrir un joli concours de dégringolades. Je me résolus donc à descendre à mon rythme par les sentiers de traverse, et à rejoindre la rive. Et celle-ci, que je longeai alors à la vitesse désormais paisible de l'eau, me mena le soir venu jusqu'à un village — le premier qu'il me fut donné de voir qui ne soit pas celui de mes aïeux. J'étais trop farouche pour m'y arrêter. Je vis que le lac s'y écoulait pour finir en une rivière, bientôt enjambée par un pont — le premier qu'il me fut jamais donné de voir qui ne soit pas un simple tronc d'arbre jeté en travers du courant. Et le flot de cette rivière allait si doucement que, malgré ma fatigue, mais grâce à la lune, je pus la suivre toute la nuit, faisant parfois une halte pour y boire et pour cueillir des baies sur sa berge. A l'aube, je trouvai des bûcherons qui y jetaient des troncs de mélèzes. Leurs chefs acceptèrent de me prendre dans la barque qu'ils avaient affrétée pour aller négocier le bois à la ville. Je n'avais jamais vu de bateau, non plus, mais je m'y endormis aussitôt. Quand je m'éveillai, le soleil était près de midi et autour de moi, bouillonnante, avait surgi la ville, autant dire l'effroi, et la rivière était devenue fleuve. Sans même penser à remercier mes hôtes, je n'eus alors d'autre idée que d'en fuir la foule et le bruit. Je pris une route, parce qu'elle paraissait longer la berge, mais il s'avéra en fait qu'elle s'en éloignait, qu'elle m'en éloignait inexorablement. Mais avant que j'aie pu réagir, elle m'avait déjà déposé au centre d'un monstrueux carrefour. Enivré par le grouillement des gens et des bêtes, j'y perdis mes derniers repères. Incapable de retrouver par où je m'y étais laissé verser, je fus incapable de comprendre par où je réussis à m'en extraire. Je marchai longtemps, affamé, assoiffé. Mes pas soulevaient autant de poussière que d'indifférence. Mes yeux épuisés cherchaient en vain dans la plaine en feu à retrouver le sens qu'aurait pu y donner le fil d'un cours d'eau. C'est ainsi que j'arrivai enfin jusqu'à votre ville. Belba fut le premier être humain que j'y rencontrais à bien vouloir me parler. Ensuite, elle voulut me toucher, et ce qu'elle me fit connaître de son corps et découvrir de ce que j'ignorais encore du mien me bouleversa. Et, n'ayant rien fait pour l'encourager, je ne voulus rien faire non plus pour décevoir cet attachement sauvage qu'elle continua à me manifester. Elle me dénicha le soir-même une cabane dans un recoin tranquille, près du cimetière, où elle vint me rendre visite presque chaque jour. J'eus tôt fait de comprendre d'où et comment Belba tirait sa subsistance, et ce fut plus l'existence de ce métier que le fait qu'elle l'exerçât qui me fut un sujet d'étonnement. Un beau matin, elle vint se glisser contre moi sur la paillasse, au fond de ma cabane. Elle me dit qu'elle portait un bébé, et elle me demanda si j'acceptais d'en être le

père. Je ne comprenais pas très bien, mais ses mots et ses gestes étaient si tendres qu'une fois de plus je ne pus imaginer de lui refuser quoique ce soit."

Georges marqua enfin un court silence, puis il ajouta :

- "Voilà pourquoi, maintenant, je dois moi aussi retrouver cet enfant".
- "S'agit-il vraiment d'Aja ?"
- "Belba ne permet pas que l'on en doute"
- "Doutez-vous d'être le père de cet enfant ?"
- "J'ai vu comment se forment les fleuves."

Et sur ces mots, il me quitta comme il était venu.

*

Les pluies d'hiver, et même un peu de neige, tombèrent à la manière d'un rideau sur ces différentes entrevues, puis les rivières se gonflèrent au pied des vergers, charriant dans leurs eaux épaisses les brindilles de ce qui avait été et les ébauches de ce qui avait failli être.

Pour autant, il ne s'était pas passé une seule journée, et moins encore une seule nuit, sans que le souvenir d'Aja ne soit venu me hanter, au seuil d'une porte obscure, parmi les apparats et les silences d'une séance de justice au palais, ou du fond d'un rêve.

Cela faisait plus de trois mois que je n'avais plus de nouvelles directes de ceux qui le connaissaient, lorsqu'un jour un peu avant midi le gardien de la porte Est me fit passer un message d'Amina. Je me rendis sans hésiter au rendez-vous auquel elle me conviait chez elle, dans l'enceinte du palais, en fin d'après-midi.

Amina logeait dans un appartement sombre et modeste, mais aussi coquet que le permettait — ou que le nécessitait — sa proximité immédiate d'avec les cuisines du palais. Elle était devenue non pas plus belle qu'à l'époque du jugement, mais autrement belle. Aux rutilances de cuivre dont se parait jadis l'ambitieuse et rusée prostituée s'étaient substitués les éclats sans nuance d'un métal qui, se sachant argent, n'attendait plus qu'une dernière étape pour devenir or.

Dans l'encoignure de la fenêtre, éclairée par l'une des dernières lueurs du soleil couchant, une très jeune fille tenait dans ses bras un bébé un peu chétif qui faisait jouer la lumière à travers ses doigts en poussant de temps à autre de petits cris de jubilation. Et, sur ce visage balayé par l'ombre des doigts filiformes, je déchiffrai des expressions qui me paraissaient presque familières. L'émotion de le revoir me poussait à aller saluer Aja, mais la concentration qu'il apportait à son jeu força mon respect, et je n'en fis rien.

Amina semblait avoir tout oublié de la rivalité qui l'avait opposée à Belba trois mois plus tôt, et même du fait que je n'avais pas dissimulé à cette époque mon intention d'entrer en contact avec celle-ci.

Car pour Amina ne comptait plus ce soir-là qu'une seule réalité, urgente et triomphante : elle était à la veille de s'installer en plein cœur du palais, et plus précisément au pavillon, déjà bien peuplé, des concubines du roi. Ainsi venait en effet d'en décider Salomon, après avoir remarqué ce matin-même sa silhouette et sa grâce comme elle passait près de lui, tenant en équilibre sur la tête un grand plateau chargé de ces dattes fourrées qu'elle avait su venir livrer au palais deux fois par semaine.

Pour bien connaître mon roi, je peux facilement imaginer qu'il avait certes reconnu les friandises, mais sans doute pas la jeune femme qui les portait. Il avait dû penser qu'en s'accaparant la seconde il serait comblé de toute la gamme des subtils délices symbolisés par les premières.

J'ignore si le calcul de Salomon eut quelque chance de se vérifier par la suite mais, en ce soir de notre rendez-vous, l'exultation d'Amina indiquait à quel point il venait combler ses vœux, à quel point il semblait résulter en fait de son propre calcul à elle. Elle était si rayonnante en relatant cet événement, si accaparée par sa propre trajectoire, que je pouvais de moins en moins me départir de mes impressions du début : le jugement concernant Aja avait dû représenter pour elle comme une première victoire — dont la facilité l'avait d'autant plus surprise qu'elle ne la devait qu'à une stratégie intuitive, nullement préméditée — et ce succès lui avait ouvert la perspective de triompher de nouvelles épreuves, de franchir le seuil qui lui permettrait de s'approcher toujours plus de l'épicentre du pouvoir.

Pour la seconde fois et, selon moi, à son insu, Salomon venait en tout cas d'agir en sorte qu'elle soit confortée dans le projet de se consacrer à cette ambition.

Cependant Aja n'avait guère de place dans de tels projets et Amina, persuadée ou ayant fini par se persuader que sa propre ascension sociale serait de nature à protéger durablement l'enfant de tout risque de démunition, s'était aussitôt résolue à l'idée de devoir se séparer de lui pendant quelques temps et de le confier à la garde de tiers. Un homme la fournissait depuis peu en dattes fraîches — ces dattes qu'elle fourrait ensuite d'une pâte d'arachides de sa composition, avec le succès que je viens de relater — et cet homme lui avait souvent parlé de sa femme, lui assurant qu'elle et lui sauraient fort bien s'occuper de l'enfant si cela s'avérait un jour nécessaire. Amina avait beaucoup d'estime pour cet homme calme et toujours de parole — tout du moins quant aux dattes qu'il lui livrait. Elle avait accepté sa proposition, et l'avait convoqué le soir-même pour lui remettre Aja en ma présence, afin que je sois le témoin et le garant de ces tractations.

Je n'eus pas le temps de protester — mais aurais-je protesté ? — ni même d'émettre le moindre point de vue sur cette initiative, que déjà on frappait à la porte. La jeune fille se leva,

Aja endormi sur un bras, et tout en quittant la mesure elle en livra le passage à un homme en qui, aussitôt, je reconnus Georges.

Nous nous toisâmes brièvement. Il sut par mon regard maîtrisé comme je sus par le sien que nous ne dirions rien à Amina. En tout cas, pas ce soir. Trop de secrets à moitié partagés nous liaient déjà, lui et moi, pour que nous n'ayons pas la curiosité d'apprendre où ils nous mèneraient si nous leur laissions la chance de se développer, protégés pour un temps par le silence. Georges connaissait les raisons, presque toutes les raisons, de ma présence en ces lieux. Je connaissais les siennes, et je savais qu'elles lui venaient en partie de Belba. Et je constatais au passage que Belba et lui avaient eux aussi, à leur façon — non moins opiniâtre que celle d'Amina, mais plus souterraine — suivi leur trajectoire, conformément au principe fondateur de la force des flots : "ne résister à rien, c'est-à-dire s'adapter à tout".

Tous trois m'inspiraient en vérité une sorte d'admiration complice : Belba, pour son habilité à obtenir de reprendre contact — et quel contact ! — avec Aja ; Georges, pour son aptitude à accompagner sur la rive les destins confiés, tel Moïse, au gré de l'eau ; et Amina pour la prudence qui, au moment où elle se rapprochait des feux du palais, lui avait dicté de recourir à ce qu'elle pensait être un contre-feu pour protéger Aja des risques qu'elle lui faisait prendre à cette occasion.

Et moi, l'homme du palais, j'étais aux yeux d'Amina — et peut-être à ceux de Georges — ce garde-fou, ce rempart d'accès facile auprès duquel on peut s'instruire du vertige qui saisit ceux qui côtoient les remparts suivants. J'étais aussi celui qui devait déposer un peu de raison éclairée sur le plateau d'une balance dont l'autre, je ne m'en apercevais que trop, croulait sous le poids des passions aveugles. Trois mois après le jugement de Salomon, j'étais pour tout dire saisi d'un projet de révision du verdict par les faits ; j'y figurais à la fois comme témoin, comme alibi et comme avocat de chaque protagoniste, et si je ne décelais pas encore par quelle fissure des événements allaient sourdre la plainte et le litige, je devinais d'emblée qu'Aja risquait d'y occuper dans tous les cas la place de la victime, et peut-être d'autres avec lui ou contre lui, à sa suite.

Ce fut donc en toute conscience des nouveaux dangers qu'encourait Aja — mais pas vraiment de ceux que j'encourais moi-même — que j'acceptai ce soir-là de camper en quelque sorte un rôle de tuteur à son égard.

Sur ma proposition, nous rédigeâmes un parchemin qui consignait les obligations et les prérogatives de chacun, et nos y apposâmes nos marques. Amina nous versa du vin, et Aja partit dans les bras de Georges. Rentré chez moi, je rangeai le parchemin en un lieu sûr ; je ne pus trouver le sommeil de la nuit.

Dans les mois qui suivirent, tout sembla se passer au mieux. Amina était devenue sinon l'une des favorites, du moins l'une des plus visitées des concubines de Salomon. Deux ou trois fois par mois, Georges venait jusqu'à la maison où nous avons établi le parchemin, et il lui présentait Aja. L'enfant prospérait à la satisfaction de tous. Pour ma part, j'allais régulièrement

m'enquérir de lui dans la bicoque près du carrefour où Georges et Belba avaient fini par s'installer, et ne fut-ce la froide séduction — vraisemblablement destinée à me neutraliser — que me manifestait celle-ci, je ne pouvais que constater la pleine harmonie des sentiments et des gestes qui entouraient Aja. Le jour où je le vis faire ses premiers pas fut également celui, bouleversant entre tous, où m'apercevant de loin il s'essaya à baragouiner mon nom en me montrant du doigt.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Amina n'exigea jamais de rencontrer la femme qui s'occupait d'Aja avec Georges. Il lui arriva d'en exprimer vaguement l'intention à quelques reprises, mais la vie et les fastes du palais l'accaparaient bien trop pour qu'elle se décide à retourner dans ces faubourgs d'où elle était si récemment sortie et dont elle souhaitait effacer jusqu'au souvenir de ce qu'elle leur devait. Amina ne pouvait en revanche se priver du plaisir gratuit de captiver Georges, tout plébéien qu'il fût à ses yeux, dans le rôle de ses effluves et de ses charmes exultants chaque fois qu'il lui amenait l'enfant.

Bien que précaire, cet équilibre des silences et des apparences aurait pu longtemps se maintenir si Aja, protestant un beau soir d'une visite qui se prolongeait un peu trop à son goût, ne s'était mis à trépigner devant la porte en appelant à plusieurs reprises, distinctement, le nom de Belba.

La brutale révélation, par Aja lui-même, de ce qui venait de se dérouler à son insu au fil de ces derniers mois plongea Amina dans une stupéfaction dont elle ne fut, pour autant, pas longue à s'extraire. Dans les minutes qui suivirent, déployant à nouveau les talents d'improvisation tactique que je lui avais devinés, elle fit venir trois gardes armés et obtint d'eux qu'ils bloquent, jusqu'à nouvel ordre, les issues de la maison. Aja fut confié à une servante de confiance.

La minceur des cloisons ne permit à aucun des renforts ainsi convoqués d'ignorer ce qu'il advint entre Georges et Amina pendant la nuit qu'ils eurent alors à passer ensemble.

Plus d'une journée s'écoula entre ces événements, tels que j'ai pu les reconstituer par la suite, et l'intrusion à mon domicile d'une Belba époumonée, le chignon en déroute sur les épaules, et que l'inquiétude et la fièvre de savoir rendaient insupportablement fragile et désirable. Sans prendre un instant en considération le fait que j'étais fort occupé à mettre en ordre les piles d'écrits jonchant le sol autour de moi, Belba m'annonça dans ce qui tenait autant du cri de révolte que de l'appel au secours que Georges et Aja n'étaient pas rentrés du palais où ils s'étaient rendus la veille pour faire leur habituelle visite à Amina.

— "Conduisez-moi chez elle !" m'ordonna-t-elle.

— "Mais, Belba,..." commençai-je à tout hasard. Elle ne me laissa pas le temps de pousser plus loin mon improvisation.

— "Vous leur avez fait signer l'un de vos maudits parchemins, alors conduisez-moi chez Amina !"

Et, me prenant la main puis le bras puis les deux bras, elle me poussa devant elle hors de chez moi. Je redoutais le pire de l'entrevue qui s'annonçait mais, ignorant tout comme elle ce qui se passait, et préoccupé moi aussi par le sort d'Aja, je ne pouvais refuser à Belba de l'accompagner là où l'évidence, hélas, guidait les pas.

Mais de ces mêmes pas, rien ne devait garder la mémoire. Sur les chemins de poussière qui nous conduisirent jusqu'au seuil de la maison d'Amina ne s'inscrivirent que des traces brouillonnes, précipitées, pour ainsi dire pas de traces.

Nous fûmes alarmés par la station des gardes armés à la porte. Je remarquai toutefois qu'ils n'hésitèrent pas un instant à nous livrer le passage, comme s'ils nous reconnaissaient — de fait je n'étais un inconnu pour aucun d'entre eux — et qu'ils avaient reçu la consigne de nous laisser entrer sans plus de cérémonie.

Amina ne manifesta d'ailleurs aucune surprise en nous voyant pénétrer chez elle. Un plateau de dattes et une théière couronnée de quatre verres semblaient nous attendre sur un plateau posé à ses pieds. L'un de ces verres était destiné à Georges, assis plus loin dans la pénombre. Aja n'était pas dans la pièce.

L'humeur belliqueuse qui animait Belba fut quelque peu désarmée par le caractère digne et paisible du décor dans lequel nous venions de faire irruption, et par l'impavidité de ses occupants. Je crois que la beauté rayonnante de la femme qu'était devenue Amina fut un autre élément de surprise pour Belba — toutes deux ne s'étaient pas revues depuis leur comparution devant Salomon — si bien que c'est vers Georges qu'elle préféra se diriger d'un pas ostensiblement fougueux.

— "Où est Aja ?", articula-t-elle d'une voix qui se voulait froide et maîtrisée, mais que faisait trembler la colère.

— "Calme toi, Belba. Aja est en sécurité", répondit Amina aussi suavement qu'elle put, et elle entrepris de servir le thé. "Ne crois-tu pas que j'aurais moi aussi des motifs d'exiger des explications ?"

— "Où est Aja ?", réitéra Belba à l'adresse de Georges, comme pour nier la présence même d'Amina.

— "Il va venir dans un instant", reprit Amina sur le même ton. "Buvons le thé en l'attendant", ajouta-t-elle en nous invitant à nous asseoir en face d'elle.

Sans sortir de son silence, Georges se rapprocha du plateau et, d'un geste de la main, il encouragea Belba à en faire de même. Je m'approchai aussi, tout en formulant sur le caractère intangible des marques d'hospitalité un vague commentaire dont je pus me féliciter, en m'en étonnant, qu'il semblât suffire à dissiper les réticences de Belba à accepter l'invitation d'Amina.

— "L'hospitalité n'est pas seule en jeu", me lança Amina après avoir distribué les verres, "mais aussi le parchemin que vous nous avez fait signer. J'ai dit tout à l'heure que j'aurais moi aussi

des motifs d'exiger des explications, et cela s'adressait tout autant à vous et à vos curieuses façons de vous mêler de ce qui concerne Aja. Mais je renonce pour l'instant à de telles explications. Je ne veux qu'une seule chose : l'annulation des clauses de ce parchemin, ou mieux encore sa destruction. Non, inutile de t'agiter, Belba. Toi aussi tu as cherché à me tromper. Ecoutez donc tous quelles sont les options que je propose et décidez-vous en conséquence. Il m'est facile de dénoncer Georges : aucun homme, dans ce palais, ne peut passer impunément la nuit avec une concubine du roi Salomon si celle-ci s'avise ensuite de faire savoir qu'elle a été abusée par lui. Je te prie encore une fois, Belba, de rester calme. Je ne dis pas que les choses se sont passées ainsi, ou autrement, et de toutes façons peu importe : la parole d'un berger, d'un étranger dont bien peu connaissent le visage dans cette ville, ne vaut pas grand-chose contre la mienne. Une fois Georges arrêté et châtié, notre accord tombe de lui-même, et Aja reste avec moi. Croyez bien que je préfère une alternative moins cruelle, et plus simple. Il suffirait en effet que le parchemin me soit remis aujourd'hui même et que je le détruise devant vous : aussitôt Georges serait libre, et Aja reviendrait vivre avec moi comme s'il ne s'était rien passé."

Ces évocations réitérées du fameux parchemin eurent pour effet de faire se concentrer vers moi toute l'ire de Belba. Persistant à éviter tout échange direct avec Amina, mais ne refusant plus tenir compte de ses propos, elle me harangua aussitôt :

— "Où est Aja ? Et où est ce parchemin ?"

Je n'eus pas le temps de lui répondre que le parchemin était chez moi, ni de lui expliquer que c'était précisément parce que je savais cela, mais que j'ignorais comme elle où se trouvait Aja, que je l'avais accompagnée jusqu'ici. Ce fut en effet l'instant que choisit Georges pour sortir de son silence, en énonçant à la surprise de tous :

— "Là où sera Aja, je serai. Pour le reste, je souhaite continuer à satisfaire les désirs d'Amina."

La capacité de cet homme à s'adapter en douceur aux situations les plus inédites était vraiment remarquable.

A la suite de quoi, Amina reformula ses alternatives en termes plus serrés, qui n'excluaient pas l'éventualité que Georges soit employé à son domicile pour s'occuper d'Aja. Puis Belba promit le pire à tous ceux qui refusaient de lui dire où se trouvait présentement Aja ; sa déroute me faisait honte et pitié. Enfin, Georges se mit à remplir de thé les verres vidés — Belba n'avait pas touché le sien — tout en réussissant à placer, sur un ton de pré-apocalypse, son aphorisme sur "l'eau qui porte la mémoire de ce qui vit".

Moins chacun s'écoutait et se répondait, plus le ton montait dangereusement. Un troisième tour de parole commença à s'engager.

Absorbés comme ils l'étaient par leurs vertigineux renversements d'alliance, aucun des trois protagonistes ne s'aperçut que, par le couloir, venaient d'arriver Aja et la servante qui l'accompagnait. Fut-ce parce que j'étais le seul adulte présent dans la pièce à garder le silence — qu'aurais-je d'ailleurs pu trouver à dire dans l'immédiat, devant ce désastre que j'avais

largement contribué à rendre possible ? — c'est-à-dire, surtout, le seul adulte qui ne soit pas occupé à invectiver et à menacer les autres ? Toujours fut-il que, lâchant la main de la servante et tanguant sur ses jambes encore mal assurées, Aja courut se jeter dans mes bras.

Les trois autres se turent aussitôt et ils fixèrent la scène d'un air unanimement consterné.

Tout alla ensuite très vite. Lorsque les gardes appelés par Amina m'emmenèrent pour me faire comparaître devant Salomon, leur chef avait acquis une vision précise de ce dont il y avait lieu de m'accuser. A vrai dire, je crois qu'il avait depuis toujours une piètre opinion de ma personne. Ma présence passive, en recul, lors des événements héroïques auxquels nous avons été amenés à participer, lui, ses hommes et moi, heurtait profondément sa conception militaire de l'implication dans les conflits de ce monde et il s'attendait sans doute à ce qu'un jour ou l'autre les faits viennent confirmer combien le mépris que je lui inspirais était justifié.

Amina, Georges et Belba — qui serrait Aja dans ses bras — nous suivaient à quelques pas de distance, et ils conversaient à voix basse tout en évitant mon regard chaque fois que, encore abasourdi par les propos qu'ils avaient tenus d'un commun accord, comme à l'issue d'une longue préméditation, devant le chef des gardes, je me retournais vers eux.

J'ignore ce qui fut pour Salomon la plus grande cause de surprise : me voir figurer devant lui en position d'accusé, ou de constater qu'Amina s'apprêtait à tenir dans ce tableau le rôle de la principale accusatrice. Quoiqu'il en soit, il ne reconnut pas plus Belba qu'il n'avait reconnu Amina quelques mois plus tôt. Au seuil de mon propre jugement, se confirmaient ainsi, pour mon malheur, les soupçons que j'avais imprudemment nourris au sujet de Salomon : dans de telles circonstances, mon roi s'intéressait plus à sa propre réputation qu'à la personne des accusés. Et voici que je payais, en étant jugé par lui, l'audace que j'avais eu de douter de son jugement.

Quant à Georges, Salomon ne lui prêta pas la moindre attention, alors que j'avais tout lieu de penser qu'il était le véritable pivot de cette fatale mise en scène. Ne l'avais-je pas vu à plusieurs reprises chuchoter et plaisanter avec le chef des gardes pendant que nous attendions d'être introduits dans la salle du trône ?

La version des faits qu'exposa le chef des gardes était limpide. Aja était un enfant qu'Amina avait eu de Georges. Le jour où Salomon décida de faire d'Amina l'une de ses concubines, elle se résolut donc à confier son fils à Georges et à Belba. Son idée était qu'ils pourraient l'élever sous son contrôle jusqu'à ce qu'il soit en âge d'être placé au service de Salomon. Un parchemin qu'elle m'avait demandé de rédiger, et qu'on retrouverait sans doute chez moi, attestait de l'accord ainsi conclus. Or tous trois venaient de découvrir qu'abusant des privilèges liés à mes fonctions officielles, en même temps que du fait qu'aucun d'eux ne savait lire ni écrire, je m'apprêtais maintenant à dénoncer cet accord à mon profit et que j'avais entrepris à cet effet de perfides manœuvres de séduction à l'égard d'Aja afin de l'attirer vers moi et le détourner du service royal auquel ils l'avaient généreusement destiné.

Je ne fus pas plus surpris d'entendre Amina, puis Georges et même Belba confirmer ce récit en tous points que de me voir ne tenter à aucun moment de le contester, tant il semblait finalement plausible.

Le chef des gardes exécuta avec tout le zèle dont il était capable l'ordre d'aller chercher chez moi et de ramener le parchemin en question. La lecture rapide qu'en fit Salomon emporta sa conviction.

Et c'est ainsi que, le soir même, je fus définitivement destitué de ma charge et banni de la ville à l'issue d'un jugement dont personne, cette fois-ci, ne put se faire le scribe et l'apologue.

*

Je partis le plus loin que je pus et m'installai pour finir dans un village en bordure du grand désert du Sud. Les quelques services d'écrivain public que j'y rendis aux habitants et aux caravaniers de passage suffirent à ma subsistance pendant de longues années. Puis mes yeux se sont mis à faiblir, si bien que je dépends désormais de la bienveillante pitié de mes voisins. Aucun d'entre eux, pour autant, ne connaît les événements qui m'ont déposé à leur seuil.

Près de vingt ans se sont écoulés depuis ma disgrâce. De la ville, aussi loin qu'elle soit, me sont bien sûr parvenues les nouvelles de l'ouverture du chantier du Temple, et de la munificence que les travaux en laissent percevoir.

Il y a quelques années, je fus reconnu par un soldat de la garde royale qui avait bénéficié d'une courte permission pour venir dans le village participer aux funérailles de son oncle. Ayant à l'époque assisté à mon jugement, et bien que je ne lui aie posé aucune question, il se crut tenu de m'informer du sort de mes comparses. J'appris ainsi qu'à l'issue du jugement Georges et Belba avaient été admis au rang des serviteurs du palais et qu'ils avaient continué à élever Aja. Moins d'une année plus tard, Amina avait donné naissance à un enfant mort-né et, aussitôt répudiée par Salomon, elle avait été emportée par une fièvre hémorragique dans les jours qui avaient suivis. Peu après, Georges — qui ne manquait jamais une occasion de faire état de son amitié avec le chef des gardes du palais et à en faire remonter les débuts à leur enfance commune dans les faubourgs de la ville — avait été retrouvé noyé dans un des bassins du Bois des Cèdres. La rumeur avait couru dans la garnison que la nature de ses relations avec la femme du chef des gardes n'était pas étrangère à cette noyade. Belba était alors retournée vivre avec Aja chez son père, et on ne les avait plus jamais revus au palais.

Du jeune homme qui se présenta hier soir au seuil de ma bicoque, mes yeux presque éteints ne purent discerner que la robuste silhouette, mais ils s'emplirent de larmes quand il me dit qu'il était Aja. Nous partageâmes en silence le pain, le fromage, les dattes et le flacon de vin qu'il avait amenés. Je m'abstins de lui demander par quels moyens il avait retrouvé les traces

de mon existence. Il n'eut pas à me prier de l'aider à retrouver les traces de la sienne. A la clarté soudain ravivée de la lampe, je compris qu'il venait de la recharger en huile pour la nuit. Aux cliquetis que faisaient les tablettes qu'il sortait de son sac, je devinai qu'il s'était muni de ce qu'il fallait pour écrire. Alors, je commençai à lui dicter ces lignes ...

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Après le jugement - 1993

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur.

Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter,
modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0562-1